Le Collège Supérieur

Les cahiers du Collège

n° 62
1er trimestre 2015

droit de rire ?

Qui peut décider si je dois rire ou pleurer ?

A la suite d'attentats qui ont ôté la vie à des hommes de presse, à des policiers, à des juifs pris en otage, la France a vécu un rare moment de communion nationale. Je suis Charlie a été la devise retenue par beaucoup, rendant hommage à une partie des victimes. Il y a alors eu quelque chose d'étrange à voir défendu avec solennité et recueillement…le droit de rire.

J'avoue que Charlie Hebdo ne m'a pas souvent fait rire. Il faut dire que le rire est conformiste, qu'il renforce les connivences et les préjugés du cercle où il éclate. On connait le mot de Desproges : on peut rire de tout, mais pas avec tout le monde. En renforçant les préjugés du cercle, le rire évince par là tous ceux qui n'y appartiennent pas, aussi n'est-il jamais exempt de violence. Une nation peut-elle évincer par le rire ? On dit que le rire corrige les mœurs ? Personne, pourtant, ne devient meilleur pour avoir subi la dérision, à moins qu'il n'ait peur d'être moqué, ce qui est encore un conformisme. Le fameux adage sur le rire n'est vrai que si l'on rit de soi, signalant alors avec humour ses propres raideurs et le poids de ses préjugés. Le « droit de rire » supposerait le devoir de rire de soi.

Alors que la France et le monde sont en proie à l'islamisme, il est question de lutter contre le fanatisme. Qui ne le souhaiterait ? Contre l'obscurantisme, qui ne le souhaiterait ? L'obscurantiste est celui qui met ses convictions en sureté en ne voulant rien savoir des lumières de la culture. Je vois alors qu'il y a un obscurantisme irréligieux, qui résout la question du fanatisme en imposant silence à la religion, en l'excluant de l'école et de l'espace public. Cet obscurantisme irréligieux n'autorise plus alors que des caricatures de ce que l'on ignore, l'offense et le mépris cautérisant à la racine toute curiosité. Charlie Hebdo fait-il faire progresser la tolérance et la compréhension en faisant des blagues abjectes à propos de sœur Emmanuelle dont, bien sûr, l'admirable charité est passée sous silence ? Ces fausses symétries, pour faire passer la critique de l'Islam, affichent une même irrévérence pour toute religion, elles ne font, par là, que renforcer l'ignorance.

Au lieu de cultiver l'ignorance, au lieu de réduire les religions au silence par le rire laïque et obligatoire, on ferait bien davantage progresser la tolérance en ouvrant les intelligences au sens de la foi, du mystère, de l'espérance. En faisant vivre la jeunesse dans un désert spirituel c'est peut-être sa meilleure part qu'on précipite dans la violence. Seule une vraie culture religieuse, animée par le désir de comprendre et de croire, peut faire sortir du choc entre l'offense des rieurs officiels et la violence des humiliés.

Ce n'est pas le rire de l'incrédule qui arrêtera le fanatisme, mais la foi. La foi de croyants qui transmettent leur religion sans superstition, qui recourent aux lumières de la culture pour en comprendre la profondeur et la beauté. L'esprit libre, alors, peut rire de soi.

Jean-Noël DUMONT

SOMMAIRE

Edito 1

De qui Dieu est-il le nom ? 2
par Frédéric CROUSLE

Quelques nouvelles 8

Frédéric CROUSLÉ
Agrégé de philosophie
Intervenant au Collège Supérieur

De qui Dieu est-il le nom ?

Echos de la conférence donnée au Collège Supérieur
le 6 novembre 2013 - Transcription revue par le conférencier.

Une question qui n'a pas de sens

La question posée « De qui Dieu est-il le nom ? », en plus d'ouvrir un champ de réflexion infini, est une question délicate dont je vais m'attacher dans un premier temps à démontrer qu'elle n'a pas vraiment de sens.

Il est d'usage en français d'écrire le mot « Dieu » avec une majuscule comme s'il s'agissait d'un nom propre. Or il y a là une confusion car le mot « dieu », même avec une majuscule n'est pas un nom propre. Autrement dit, le nom de Dieu n'est pas « Dieu ». Dieu ne s'appelle pas « Dieu ». Pour preuve, on doit traduire ce terme d'une langue à l'autre alors qu'un nom propre ne se traduit pas. Il se transcrit, il se translittère, on l'adapte à la phonétique de la langue dans laquelle on le traduit, mais on n'en donne pas une traduction. Par exemple, le nom de Jésus en hébreu c'est Yeshûa, en grec Iesous, puis en latin Iesus, puis, en français, Jésus par des transformations successives qui ne sont pas pour autant des traductions. Le terme « Dieu », lui, se traduit. En anglais, « Dieu » se dit « God », en allemand « Gott », en latin « Deus », en grec « Theos », en hébreu « Elohim » qui n'est pas le nom de Dieu. Et l'étymologie confirme cette analyse. « Elohim », à ma connaissance, est de même racine sémitique que le mot arabe Allah. D'où, d'ailleurs, la volonté de certains chrétiens en Malaisie de pouvoir appeler leur Dieu « Allah », ce que leur refuse la haute Cour de Justice de ce pays. Le terme « dieu » vient du latin deus qui est de même racine que le nom du dieu grec Zeus qui fait au génitif Dios. C'est malin ! nous chrétiens avons un Dieu mais l'emploi de l'appellation « Dieu » renvoie au nom du dieu suprême des Grecs ! Mais ce qui va nous consoler, c'est que les Anglais et les Allemands ont le même problème : God et Gott sont de la même racine que Wotan ou Odin, le dieu des anciennes mythologies germaniques et scandinaves. Autrement dit, la seule chose qui nous sauve ici quand nous appelons Dieu par le terme « dieu », c'est que ce n'est absolument pas un nom propre sinon on pourrait nous accuser d'idolâtrie et d'adorer encore Zeus si nous sommes Français ou Wotan si nous sommes Allemands. Quand les chrétiens parlent de Dieu, ils emploient pour ce faire un nom commun ou, serait-il plus juste de dire, un prédicat. Le terme de nom commun est en effet problématique, au point que je lui préfère le terme de prédicat, parce qu'un nom commun, par définition, est commun à plusieurs individus d'une même espèce. Quand vous employez le nom chien il y a plusieurs individus qui peuvent s'appeler Médor, Toutou, Rex… etc. C'est cela le propre d'un nom commun, c'est que justement il est commun. Mais quand on parle de dieu et qu'on est chrétien, on croit que justement l'appellation « Dieu » n'est pas commune à plusieurs échantillons d'une même espèce. Donc « Dieu » n'est pas un nom propre ni à proprement parler un nom commun

Faudrait-il alors désigner Dieu à l'aide d'un autre terme ? Faudrait-il le désigner par un nom propre sachant que, d'après la Bible, il y a un nom propre de Dieu ? Celui-ci est un nom que l'on peut écrire avec quatre lettres hébraïques YHVH d'où l'expression « tétragramme » pour désigner ce qui est désigné à l'aide des quatre lettres Yod Hé Waw Hé, de façon à constituer un nom qu'il faut se garder de prononcer et que je ne prononcerai donc pas. Ce qui va nous consoler de ne pas le prononcer, c'est d'une part qu'il est interdit de le prononcer et d'autre part que personne ne sait exactement comment il faudrait le prononcer si on avait à le prononcer puisque le secret de sa prononciation était gardé par le Grand Prêtre de Jérusalem et transmis de génération en génération. Le Grand Prêtre qui exerçait à Jérusalem à l'époque du Temple, dans l'Antiquité, n'avait le droit de prononcer le nom de Dieu qu'une fois par an, le jour du Grand Pardon, dans le Saint des Saints. Mais depuis que le Temple de Jérusalem a été détruit en l'an 70, la tradition s'est perdue et plus personne ne sait exactement comment devait se prononcer le Saint Nom de Dieu. D'où d'ailleurs des tentatives de reconstitution plus ou moins heureuses par des érudits ou par des personnes qui ne connaissent pas bien le problème. Il y a par exemple le terme Jéhovah, dont on sait avec certitude qu'il ne correspond pas certainement pas à la bonne prononciation du tétragramme. D'autre part, il existe une prononciation popularisée par certaines Bibles catholiques dont, bien qu'elle soit plausible, j'espère qu'elle n'est pas la bonne puisque prononcer le Nom de Dieu revient à transgresser le deuxième commandement. Bref, évitons de prononcer le nom de Dieu et écrivons ou lisons le tétragramme YHWH en nous gardant de le prononcer.

En somme, Dieu a bien un nom propre mais justement son nom n'est pas « Dieu ». Voilà pourquoi, à proprement parler, la question dont j'ai à traiter ce soir n'a pas de sens puisque Dieu n'est le nom de personne.

Cette première approche est destinée à faire part d'un embarras : lorsque nous parlons de Dieu dans le contexte culturel qui est le nôtre, nous croyons savoir de qui ou de quoi nous parlons alors qu'au fond nous employons pour ce faire une expression problématique d'un point de vue grammatical.

A force de parler de Dieu, nous oublions cette chose très importante que ce que nous essayons de désigner par Dieu est très mystérieux. Si je tenais à commencer cet exposé en faisant part de cet embarras, c'est pour nous amener à prendre conscience à quel point la familiarité avec laquelle nous parlons de Dieu a tendance à occulter le mystère de Dieu.

Des « descriptions définies » ?

Quand nous ne savons pas le nom de quelqu'un, nous pouvons assez couramment utiliser des périphrases. Les philosophes analytiques, une école de philosophie particulière particulièrement active en Angleterre et aux Etats-Unis, diraient des « descriptions définies ». Les descriptions définies sont des tournures qu'on emploie pour désigner des individus quand, précisément, on ne connaît pas leur nom. Par exemple, supposez que vous soyez invité à un mariage. Vous vous tournez vers votre voisin en lui désignant ainsi une personne : « Vous voyez, la dame au chapeau vert, un peu mûre, avec un large décolleté, qui fume beaucoup et a un accent vulgaire ». Si votre interlocuteur vous répond : « Oui, c'est ma femme. », vous avez réussi votre opération, c'est-à-dire que vous êtes parvenu à désigner un individu par le détour d'une description, mais d'une description faite de telle sorte qu'elle ne peut convenir qu'à cet individu-ci. De manière générale, on sait qu'une description définie peut toujours remplacer un nom propre pour désigner quelqu'un, parfois quelque chose. Si je dis « la fille cadette de Minos et de Pasiphaé », vous avez compris que je veux parler de Phèdre ; si je dis « le confident d'Othello », vous avez compris que je veux parler de Iago ; si je dis « la plus haute montagne de Grèce », vous saurez que je parle du Mont Olympe. Toutes les formules que j'ai employées sont ce que l'on appelle des descriptions définies. Alors, à défaut de pouvoir désigner Dieu par un nom, on pourrait se rabattre sur des descriptions définies : le créateur de l'Univers, par exemple ; celui qui a parlé par les prophètes ; celui qui inspire l'amour de charité. Toutes ces tournures sont vraies, bien que parler de « descriptions définies » pose ici problème. Ce qui me gène ici ce ne sont pas ces formules en elles-mêmes, tout à fait appropriées à leur sujet. Ce qui me gène ici, c'est le terme de « description » employé par les philosophes parlant de « descriptions définies ».

En effet, en règle générale, quand on décrit, on donne une image de l'être que l'on décrit ou on lui assigne une certaine essence. Si je vous décris un chien, que je vous en donne une bonne définition, vous saurez alors ce que c'est qu'un chien, vous posséderez l'essence du chien ; si je vous décris correctement un certain objet inconnu de vous, comme le couvre-chef que portait la reine d'Angleterre au mariage du Duc de Cambridge, vous aurez une idée précise de ce qu'est cet objet en lui-même.

Or, il se trouve que, d'après les plus grands penseurs chrétiens, l'essence de Dieu ne peut pas se décrire de cette façon ; l'essence de Dieu est foncièrement mystérieuse. Donc quand nous employons des descriptions définies pour parler de Dieu, en fait ces descriptions ne nous livrent pas par elle-même l'essence intime de Dieu, elles nous font connaître Dieu à travers une certaine relation.

Je vais vous donner des exemples de prétendues « descriptions » définies qui sont en fait moins des descriptions que des relations, car ces formules expriment des relations fournissant un critère d'identification de ce à quoi elles font référence sans pour autant le décrire. Je les ai empruntées à des films, des westerns, ou des romans policiers.

Premier exemple de description définie qui n'est pas la description d'une essence mais d'une relation : c'est « *l'homme qui tua Liberty Valance* », expression servant de titre au film réalisé par John Ford. Cette expression a un sens précis. Mais, le fait que j'aie employé cette expression ne vous permet pas de savoir le nom de celui qui a tué Liberty Valance. Si vous savez que Liberty Valance a été tué, vous savez qu'il existe bien quelqu'un qui est le meurtrier de Liberty Valence. Il existe. L'expression fait bien référence à quelqu'un. Mais vous pouvez vous tromper en essayant de mettre la main sur celui qui a tué Liberty Valence, c'est-à-dire vous tromper sur le sujet existant auquel il convient d'attribuer la formule « celui qui tua Liberty Valance ». D'ailleurs, si vous connaissez le western en question, celui qui a tué Liberty Valence n'est pas celui que l'on croit mais un autre. Deuxième exemple, examinons l'expression : « l'auteur du crime de l'Orient Express ». Là encore j'ai apporté un élément de description mais qui n'est pas une description d'essence et, si vous connaissez le roman, vous savez que l'expression « l'auteur du crime de l'Orient Express » est à la fois vraie et fausse puisque l'auteur n'est pas un individu mais un groupe de plusieurs personnes.

Ce qui m'importe dans la comparaison de ces diverses expressions c'est qu'ici nous désignons à travers une action qu'il a commise un être qui n'est pas forcément celui que l'on croit, pas forcément un individu, pas forcément une personne. Cette action met en relation l'acte qui a été produit avec celui qui est cause de cet acte. On sait qu'existe l'auteur de cet acte ; il n'y a pas d'effet sans cause. Mais ce qu'est cette être, ce qui constitue son essence, ne nous est pas donné par cet élément de description à lui tout seul : ce que signifient les expressions « l'homme qui tua Liberty Valence… », « l'auteur du crime de l'Orient Express », ne suffit pas à faire connaître l'essence de l'auteur de chacun de ces actes. C'est ce qui fait d'ailleurs tout l'intérêt d'un roman policier : sachant l'existence d'un certain être, l'auteur du crime, on cherche à l'identifier. Retenons donc de ces analyses que l'usage d'un « prédicat relatif propre » permet de poser l'existence d'un être avant d'en déterminer l'essence…

Autour du mystère, le Dieu des philosophes

Forts de cette démarche, nous allons nous mettre en quête de celui que les chrétiens désignent comme « le créateur de l'univers », « celui qui a parlé par les prophètes », « celui qui inspire l'amour de charité »…etc. Le fait que nous disposions de ces critères d'identification ne signifie pas que nous avons là directement accès à son essence. Autrement dit, s'il nous est possible de parler de Dieu, c'est sans jamais oublier que demeure en permanence un mystère sur qui il est profondément. Et nous aurions beau multiplier les discours sur Dieu à l'aide de toutes sortes de critères d'identification exprimables sous formes de constructions prédicatives, nous ne pourrions rien ôter du mystère de l'essence divine.

Pour mieux comprendre notre sujet, je vais maintenant déployer un raisonnement en trois parties. Le Dieu des chrétiens est d'une certaine manière le dieu des philosophes et des savants. Je dis qu'il l'est « d'une certaine manière », pour dire qu'il est aussi beaucoup plus que cela. Puis nous verrons, dans un deuxième temps, que le Dieu des chrétiens est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qui s'est révélé dans l'Alliance avec le peuple Hébreu. Mais le Dieu des chrétiens, même révélé à travers l'Ancienne Alliance, ne révèle pleinement son essence que dans le mystère du Christ. Donc, le Dieu des chrétiens, c'est le Dieu qui va se révéler en Jésus-Christ. Mais pour comprendre à quel point cette révélation est bouleversante, il faut commencer par faire un détour par les tentatives d'approche de Dieu faites par l'homme dans la philosophie, puis voir les limites de ce qu'est la révélation de Dieu dans l'ancienne Alliance. Car Dieu nous ne pouvons le connaître qu'à travers des relations et tant que l'on est dans les relations étudiées par les philosophes ou, même, dans les relations révélées dans l'Ancien Testament, on n'a pas encore accès à l'essence intime de Dieu.

Pascal, génie s'il en est, a laissé un texte plus qu'émouvant, un témoignage personnel pas du tout destiné à la publication que l'on a appelé son Mémorial. Il s'agit d'un ensemble de propos écrits dans le cadre d'une expérience mystique. Il fait une rencontre de Dieu et il en garde une trace écrite pour lui-même qu'il gardera cousue sur lui toute sa vie. Dans ce texte, il fait part de son expérience depuis 22 h 30 jusqu'à environ minuit et demie par ce simple mot « Feu ». Puis il invoque Dieu :

« *Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac,*
Dieu de Jacob non des philosophes et des savants »

Je crois qu'il faut absolument faire droit à ce refus de Pascal d'assimiler le Dieu de l'Alliance au Dieu des philosophe et des savants parce que bien souvent ce dernier n'est pas un dieu que l'on prie, c'est un Dieu qui est présenté comme une idée, comme le sommet d'un système théorique. Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, est un Dieu vivant, un Dieu qui veut nous sauver, qui vient à notre rencontre. Il faut faire droit à ce rejet pascalien du Dieu des philosophes et des savants et cependant, si l'on veut être totalement juste, il faut également faire droit comme le fait Thomas d'Aquin à l'idée que la raison humaine est capable de penser Dieu. Thomas d'Aquin considère que l'expérience de Dieu est démontrable mais il faut aussi bien prendre conscience des limites de cette connaissance philosophique de Dieu. Dans la Somme théologique, Question 12 : Comment Dieu est connu par nous, Saint Thomas d'Aquin pose la question de savoir si nous pouvons en cette vie connaître Dieu par raison naturelle. Ce qui est en cause ici ce n'est pas la connaissance de l'existence de Dieu mais la connaissance de ce qu'est Dieu.

Thomas d'Aquin dit dans un premier temps « à partir de la connaissance des choses sensibles on ne peut connaître toute la puissance de Dieu ni par suite son essence (on ne peut pas voir son essence l'essence de Dieu nous échappe). Toutefois, puisque les effets dépendent de la cause nous pouvons être conduits par eux à connaître ici de Dieu qu'il est (donc on peut savoir que Dieu existe) et à connaître les attributs qui lui conviennent comme à la cause première universelle transcendant tous ces effets ». Donc on ne sait pas très bien ce qu'est Dieu en lui même mais on sait qu'il est cause de l'existence de toute chose. Maintenant, à quoi ressemble cette cause ? Qu'est-ce qu'elle est au fond en elle-même ? C'est plus compliqué. Mais il se trouve que, à défaut de connaître son essence immédiatement, nous connaissons sa relation aux créatures dans la mesure où nous savons qu'il est cause de l'existence des créatures, qu'il est cause de leur mouvement : à tous ces titres-là on le connaît comme cause et comme entretenant par là certaines relations avec ses créatures. Mais là encore, comme dans *L'homme qui tua Liberty Valance*, le fait qu'on sache que Dieu par celui qui donne l'existence aux choses ou est cause première et finale de leur mouvement ne nous permet pas encore d'appréhender son essence intime.

Certes, ayant ici connaissance de certaines relations que Dieu a avec ses créatures, on peut aussi savoir en quoi il diffère de ses créatures : sans savoir ce qu'est l'essence de Dieu positivement, on sait du moins déjà ce qu'il n'est pas : il n'est aucune des créatures ; ce n'est pas un corps, un objet matériel ; on sait que ce n'est pas non plus un fluide vital tel que l'on peut en trouver dans la nature, on sait que ce n'est pas la Nature, on sait que ce n'est pas non plus un esprit au sens ordinaire du terme parce que généralement ce que l'on entend par l'esprit cela correspondrait plutôt à ce que Saint Thomas d'Aquin appelle un ange ou un démon ; donc on sait que Dieu n'est ni un ange ni un démon. Autrement dit on

sait ce qu'il n'est pas mais on ne sait pas positivement ce qu'il est : en conséquence, tout ce dont on pourrait se représenter positivement l'essence, tout cela ne peut être Dieu du fait même que l'on peut s'en représenter l'essence et que l'on sait que nous ne pouvons pas nous représenter l'essence de Dieu. D'où l'idée que si nous essayons de penser Dieu, chaque fois que nous croyons avoir compris positivement ce qu'est Dieu, c'est que l'on est passé à côté du sujet. Dieu est au-delà non seulement des réalités sensibles mais même des concepts positifs que l'on peut former sur lui. Donc si Dieu n'est pas tel que nous nous le représentons chaque fois que nous essayons de le représenter, ce n'est pas parce qu'il est en dessous de ce que nous représentons c'est parce qu'il est infiniment au dessus.

Autrement dit, pour Thomas d'Aquin, il y a une connaissance philosophique de Dieu. Cette connaissance permet de poser l'existence de Dieu en examinant les relations qu'il peut avoir avec ses créatures, mais en même temps cette connaissance philosophique est toujours incomplète, inachevée parce qu'elle nous fait manquer l'essence de Dieu. C'est comme si, menant une enquête pour savoir qui a tué Liberty Valance, tout ce qu'on sait c'est que quelqu'un a tué Liberty Valance et rien de plus. Donc on est déçu. La philosophie peut parler de Dieu et d'après Thomas d'Aquin elle peut démontrer qu'il existe, mais cette connaissance philosophique nous laisse insatisfait car elle laisse se dérober l'essence de Dieu. Mais que l'homme ne soit pas capable de connaître positivement l'essence de Dieu par ses propres efforts se lie à cet autre fait que Dieu peut venir à la rencontre de l'homme, ce qui nous conduit à un deuxième niveau de pensée.

Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob

Le Dieu des chrétiens ce n'est pas seulement le Dieu des philosophes et des savants, celui qu'ils ne peuvent pas connaître positivement dans son essence et dont ils peuvent juste soupçonner l'existence, le Dieu des chrétiens c'est le Dieu qui est venu au devant des hommes dans une révélation qui commence avec Abraham, Isaac et Jacob. Ce Dieu des juifs et des chrétiens, Dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob, révèle son nom dans un passage célèbre de la Bible (Exode 3,14). Quand il révèle son nom à Moïse, il commence par se décrire à travers une description définie : « Je suis le dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob ». Précisons à ce moment ce que peut signifier le terme « Dieu » dans des expressions de ce type. Parler d'un dieu c'est d'abord parler d'un objet d'adoration, un être à qui on peut adresser des prières ; fondamentalement c'est cela. On a affaire à du Dieu, à tort ou à raison, lorsque l'on a affaire à quelqu'un à qui les hommes croient pouvoir adresser des prières, qu'elles soient prières de demande ou d'adoration ; c'est-à-dire des êtres qui seraient susceptibles d'avoir une incidence sur l'existence humaine depuis un point de vue supérieur. Donc, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, cela veut dire qu'Abraham, Isaac et Jacob étaient en relation avec un être supérieur, et qui s'est présenté à eux comme un dieu. Toutefois, si l'on en croit une tradition biblique, Abraham, Isaac et Jacob ne connaissaient pas encore le nom de leur Dieu. Ne le connaissant pas vraiment par son nom, ils l'appelaient le Très-Haut (El Shaddaï). C'est donc à Moïse que Dieu va, pour la première fois, dire son nom.
Or, ce Moïse auquel le Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob apparaît à travers le Buisson Ardent pour lui confier la mission d'aller s'adresser à Pharaon, alors même qu'il est recherché pour crime contre un Egyptien, n'a pas du tout envie d'aller en Egypte. Après sa tentative infructueuse de se dérober, il dit « Voici, j'irai vers les enfants d'Israël et je leur dirai le Dieu de vos pères m'envoie vers vous. S'ils me demandent quel est son nom, que répondrai-je ? » Et Dieu dit à Moïse : « Je Suis Celui Qui Suis » ou, si vous préférez, « Je Suis Celui Qui Est ». Puis il ajoute : « C'est ainsi que tu répondras aux enfants d'Israël, « Celui Qui Est m'envoie vers vous ».

Le nom propre de Dieu, c'est donc « Celui Qui Est ». L'expression « Celui qui est », « Celui qui existe » peut se comprendre de plusieurs manières. Dieu est « Celui qui existe » parce que il est le seul qui ne peut pas ne pas exister. Cette idée est à mettre en relation avec une idée proprement juive et chrétienne qui est l'idée de création que l'on ne trouve pas chez les Grecs : ainsi l'idée d'un démiurge, un dieu-artisan, qui façonnerait le monde à partir d'une Matière et de Formes déjà existantes, comme c'est le cas chez Platon, n'a rien à voir avec l'idée de création ex nihilo propre au judéo-christianisme. Car le Dieu créateur des juifs et de chrétiens donne l'existence à toute chose sans que rien ne préexiste à l'existence d'aucune chose. Ainsi, tout ce qui existe, ce dont nous concevons l'existence, nous concevons que cela pourrait ne pas exister ; par contraste, Dieu est cet être au-delà de tous nos concepts, de toutes nos idées, qui justement est seul à exister de toute nécessité.

Une autre interprétation que préfèrent généralement les exégètes contemporains consiste à dire que Dieu se dérobe dans sa réponse : elle serait une manière de répondre « je ne vais pas te dire ce que je suis ». Et cette interprétation est également valide car « Celui qui est » est justement celui dont on ne peut jamais délimiter ce qu'il est parce qu'il est toujours au-delà de nos concepts, de nos idées, de nos représentations. Il est toujours au-delà de tout. Donc, il est celui dont l'essence nous échappe toujours.

Ceci ne veut pas dire qu'on ne peut rien savoir sur lui bien que son essence intime, elle, continue de nous échapper. Nous avons déjà vu qu'on peut savoir par la philosophie beaucoup de choses sur les relations qu'il a avec ses créatures.

C'est donc en tant qu'il est Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob que nous pouvons beaucoup apprendre sur lui. Car il construit une relation privilégiée avec le peuple élu. Le Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob est le Dieu qui a fait des promesses à Abraham ; un Dieu qui est resté fidèle à ses promesses malgré toutes les imperfections, par exemple, de Jacob. Le Dieu qui est toujours là, toujours fidèle à sa promesse et qui va accomplir ses promesses et réaliser une alliance avec Israël. Dans cette alliance, il va se révéler comme un Dieu qui aime, qui chérit le peuple qu'il a choisi, qui va le choyer, en prendre soin, avec un attachement passionné. Et il l'aime d'un amour extrêmement exigeant. C'est d'ailleurs pour cela que le Dieu d'amour est aussi un Dieu de jalousie et de colère. Là où il y a de l'amour, il y a jalousie car il y a exigence de reconnaissance d'un lien singulier. Et il peut y avoir colère, si cette colère veut le bien de l'être aimé, par exemple lorsque l'être aimé se nuit à lui-même. Ne sommes-nous pas légitimement en colère envers nos enfants lorsqu'ils se nuisent à eux-mêmes ? Le Dieu d'amour de l'Ancien Testament est donc aussi un Dieu de jalousie et de colère parce qu'il aime de manière privilégiée un certain peuple en dépit de toutes les infidélités de celui-ci : voilà pourquoi il faut toujours regarder avec le plus grand respect, comme une chose sainte, la relation privilégiée qui unit Dieu au peuple d'Israël parce que c'est quelque chose qui nous instruit en profondeur sur le mystère de Dieu.

Dieu révélé en Jésus Christ

Mais nous ne sommes pas encore exactement à la Révélation chrétienne. Le Dieu de Jésus-Christ ce n'est pas seulement le Dieu qui aime, car Dieu aime dès l'Ancien Testament comme cela y est inlassablement répété ; non, la nouveauté en Jésus-Christ c'est que « Dieu est Amour ». Quand le Nouveau Testament révèle que Dieu est amour, amour de charité, cet amour va révéler l'essence même de Dieu. L'amour qui se révèle dans le Nouveau Testament va en effet nous introduire dans l'intimité de l'essence divine.

L'amour dont il est question ici, celui qui constitue l'essence même de Dieu nous met en rapport avec le dogme central de la foi chrétienne qu'est le dogme de la Trinité. Peu importe dans ce mystère la question quantitative du Dieu Un, du Dieu Trine : on risque de passer à côté du mystère de la Trinité si on le réduit à un problème de mathématiques surnaturelles... Le cœur de la question est que le Dieu qui se révèle dans l'amour trinitaire est le Dieu qui parle dans la prière sacerdotale du Jeudi Saint prononcée dans les chapitres XIII à XVII de l'Évangile selon saint Jean. Ces chapitres relatent le dernier discours de Jésus à ses disciples avant sa Passion. Ce discours johannique comprenant quatre chapitres est introduit dans la liturgie par le verset : « A l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il dit à ses disciples ». L'Église a coutume de faire lire l'intégralité de ce discours, dans sa liturgie, tout au long des cinquante jours qui suivent la fête de Pâques. Dans ce chapitre XV, l'apôtre Philippe dit à Jésus : « Montre-nous le Père, cela nous suffit. » Effectivement, cela nous suffirait ! L'essence divine nous échappant par définition, voir Dieu serait vraiment parfait ! Là, Jésus répond par une provocation tellement énorme que l'on comprend que le Grand-Prêtre Caïphe aspire à sa crucifixion. Jésus répond : « Celui qui m'a vu a vu le Père ». Se prend-il pour Dieu ? Qui est-il pour dire cela ? Soit il l'est, soit il ne l'est pas. Ici, il faut choisir. Ou Dieu, ou blasphémateur. Pas de milieu. Jésus poursuit même « Comment peux-tu dire montre-nous le Père ? Tu ne crois donc pas que Je suis dans le Père et que le Père est en Moi. ». Jésus est le Fils et le Fils en tant que Fils n'est pas le Père et le Père n'est pas le Fils. Il y a là une relation. Père, c'est une relation. Il n'y a pas de père sans fils. Il n'y a pas de fils sans père ; il n'y a pas de père sans enfant : nous avons ici affaire à des relations. Or, les relations concernant Dieu dont il était question jusqu'à maintenant étaient des relations externes entre ce qui est Dieu et ce qui n'est pas Dieu. Là, Jésus nous fait découvrir une relation qui est entre le Père qui est Dieu et le Fils qui est Dieu. L'essence intime de Dieu se manifeste dans la relation singulière qui unit Le Fils à celui qu'il désigne comme son Père.

Or, cette relation est une relation d'amour. Le Père engendre le Fils ; le Fils fait retour au Père ; et la relation qui unit le Père et le Fils, qui procède du Père et du Fils, c'est l'amour qui unit le Père et le Fils, ce que l'on va appeler l'Esprit, l'Esprit-Saint. Aussi, un peu plus loin, Jésus va dire : « Moi je prierai le Père et il vous donnera un autre défenseur qui sera pour toujours avec vous, le Paraclet ». Le terme « paraclet » est un terme employé pour caractériser l'Esprit Saint comme « l'Esprit de vérité ». Cet Esprit de vérité est en Dieu mais le propre de cet Esprit de vérité, souffle de Dieu, c'est qu'il peut nous être communiqué par un don libre de Dieu. Donc, le Père engendre le Fils, et ce qui unit le Père au Fils c'est cette relation d'amour qui est l'Esprit de vérité. Mais, cet Esprit de vérité, Dieu, par un acte libre, va le faire venir en nous, dans notre cœur. Et donc cette Vie qui était interne à Dieu, cette vie trinitaire constitutive de l'essence de Dieu, va, par le don de l'Esprit-Saint, devenir intérieure à nous-mêmes, si nous acceptons de recevoir cet esprit de vérité.

L'enseignement du Christ dans la prière sacerdotale de l'Evangile selon saint Jean n'est pas un enseignement abstrait, car il est situé à un moment précis de l'Histoire : juste avant la Passion et la Résurrection du Christ auxquelles les apôtres assisteront sans rien y comprendre parce qu'ils n'auront pas encore reçu l'Esprit de vérité. Et donc, ils n'auront rien compris à ce que Jésus leur aura dit. Ils le comprendront plus tard, après coup. En effet, dans la Passion il se passe ceci d'extraordinaire que l'essence même de Dieu va se révéler dans le mystère de l'incarnation, dans le mystère de la crucifixion et de la résurrection du Christ, ce que l'on appelle le mystère de la rédemp-

tion. C'est là que Dieu se fait connaître dans son essence intime à ceux qui justement acceptent de recevoir cet Esprit-Saint. Ainsi, que j'aie fait une expérience mystique ou non, je peux avoir une représentation de l'Amour de Dieu. Je peux avoir une expérience de Dieu, une concrétisation de son Amour, dans la réception d'un récit, un récit vrai, qui fera sens pour moi si j'accepte de le recevoir à la lumière de l'Esprit-Saint.

Ce récit qui me découvre ce qu'est l'amour de Dieu en vérité et, ensuite, me fera entrer dans une compréhension de ce qu'est la véritable charité, c'est le récit de la venue du Christ qui, pour nous sauver de nos péchés, endure la passion, meurt et ressuscite. Comme le dit Saint Paul dans l'Epître aux Philippiens : « Ayez en vous les mêmes sentiments dont était animé le Christ Jésus ». Puis Saint Paul reprend une hymne en usage dans les premières communautés chrétiennes : « Bien qu'il eût la condition de Dieu, il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu, mais il s'est anéanti lui-même en prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes et reconnu pour homme par tout ce qui apparut de lui. Il s'est abaissé lui-même se faisant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers et que toute langue confesse à la gloire de Dieu le père que Jésus-Christ est Seigneur. »

« Que Jésus-Christ est Seigneur » : je vous ai dit tout à l'heure que le nom de Dieu dit par les quatre lettres, le tétragramme YHWH (YodHéWawHé) est une transcription du nom de Dieu donné à Moïse « Je Suis Celui Qui Suis ». Comme ce nom ne se prononçait pas, les Hébreux avaient l'habitude de remplacer le nom de Dieu, quand ils le trouvaient dans un texte, par une périphrase. Cette périphrase est en Hébreu l'expression « Adonaï » que les traductions grecques ont remplacée par le terme « kurios », Seigneur, sans article défini. Dans ce passage donc, « Jésus-Christ est Seigneur » cela veut dire Jésus-Christ est « Celui Qui Est ». Et Celui Qui Est révèle paradoxalement son essence en se faisant homme. Celui Qui Est au-delà de tout va révéler son essence en se faisant homme et en se faisant plus bas qu'un esclave dans un supplice infâmant, la mort de la croix. Pourquoi celui qui est absolument innocent accepte-t-il librement de subir cette mort infâmante ? C'est, nous enseigne l'Évangile, pour sauver non seulement tous les hommes mais plus précisément chaque homme en particulier, à savoir vous et moi, puisque même s'il y avait eu un seul homme à sauver, le Christ aurait offert sa vie pour lui. C'est là dans le mystère du don de sa vie, par sa mort et sa résurrection, que Dieu se révèle, parce que c'est dans cet acte qu'il révèle son amour. Dieu n'est donc pas simplement celui qui nous donne l'existence, il est celui qui est capable de s'anéantir alors qu'il est l'être par soi subsistant, pour nous permettre d'exister à nouveau si nous avons péché. C'est l'être qui existe de plein droit, qui ne peut pas ne pas exister et qui est prêt à se vider de lui-même pour nous, pour chacun d'entre nous personnellement. Et c'est en cela qu'il révèle son amour.

Dieu s'est révélé comme Dieu trinitaire, comme Dieu qui manifeste son amour dans le mystère de la Rédemption. Comment rencontrer ce Dieu Sauveur ? Dans la réception de l'Esprit-Saint. Celle-ci peut se vivre sous une forme extraordinaire, dans une expérience mystique, comme en ont vécu Pascal et d'autres, pourquoi pas ? Celle-ci peut se vivre sous une forme ordinaire, pas forcément consciente d'ailleurs, en recevant le baptême et en le vivant pleinement à travers la patique de l'amour de charité : l'un des lieux de prédilection où voit et croît l'amour de charité est l'expérience du pardon offert et reçu. Ainsi, quiconque vit pleinement une expérience de pardon offert et reçu a vraiment rencontré Dieu en son essence, même s'il n'en a pas pleinement conscience et qu'une « invincible ignorance » lui fait méconnaître que le Christ est la source première de ce pardon. Une telle expérience vaut infiniment plus que toutes les théories philosophiques, bien qu'il y en ait de fort belles et de fort estimables, et elle est l'aboutissement de la grande œuvre que Dieu a commencée en se révélant à Abraham, Isaac et Jacob.

AGENDA

CYCLE
BEAUTE et VERITE
avec Jean-Noël DUMONT

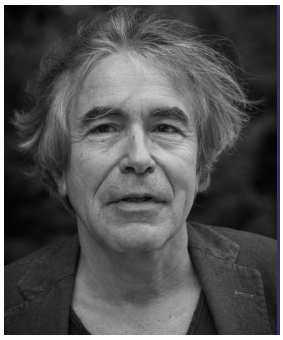
jeudi 29 janvier 2015

De Platon à Heidegger en passant par Saint Augustin , Kant, Hegel et Nietsche exploration de la beauté. Le beau est ce qui plaît, mais se plaît-on à ce qui est vrai ?

conférence avec

mercredi 8 avril 2015

François JULLIEN
Ressources de la pensée chinoise,
Ressources de l'interrogation chrétienne



Philosophe et sinologue et auteur d'une trentaine d'essais, François Jullien est titulaire de la chaire sur l'altérité au Collège d'études mondiales de la Fondation Maison des sciences de l'homme (Paris). Il est l'un des philosophes français les plus traduits et les plus lus à l'étranger. Il publie cette année *De l'être au vivre. Lexique euro-chinois de la pensée* (Gallimard, mars 2015).

dimanche 10 et mardi 12 mai 2015

concerts BACH
ensemble *L'ARCHIVOLTE*

Deux concerts qui viennent clore l'atelier de lecture "trois cantates de Bach" animé par Marie LERBRET (agrégée de philosophie) et Guillaume BUNEL (agrégé en musicologie) :

10 mai à 18h : Temple de Change - Lyon 5e

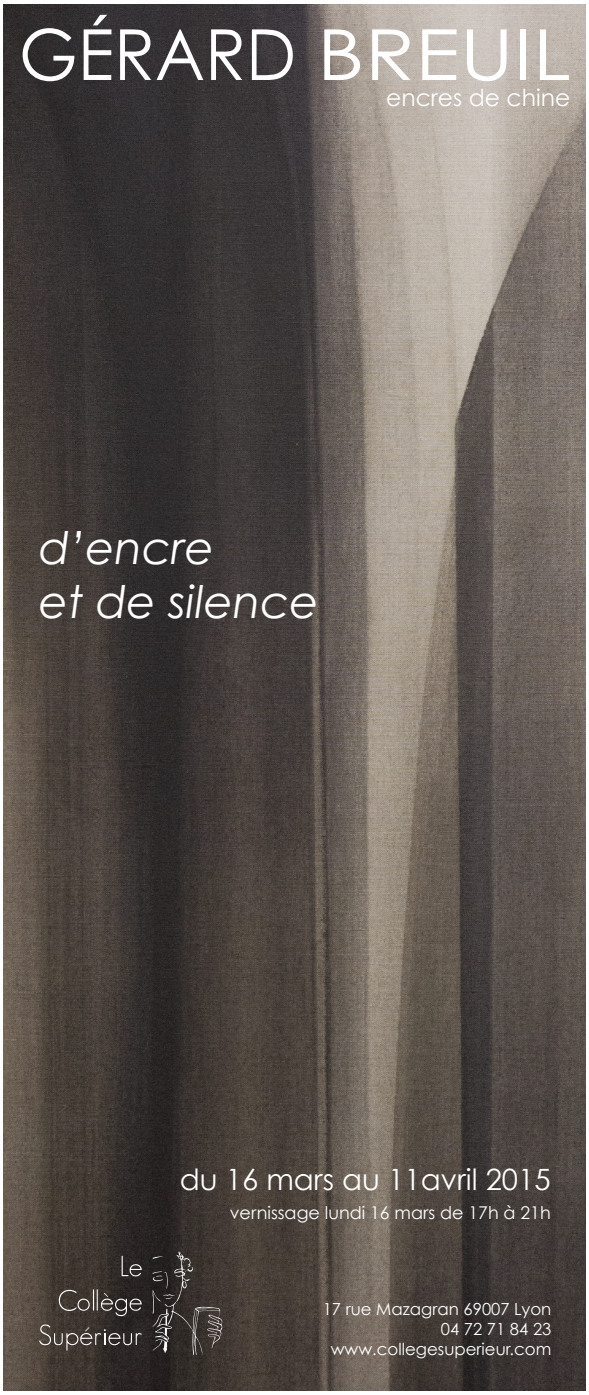
12 mai à 20h : Eglise de la Rédemption - Lyon 6e

Au programme : cantates BWV 93, BWV 152 et BWV 196 qui seront interprétées par l'ensemble *L'Archivolte* (élèves et anciens élèves du CNSMDL) sous la direction d'Anass ISMAT (basse et chef de choeur)

Renseignements et inscriptions :
www.collegesuperieur.com / Tél : 04 72 71 84 23

EXPOSITION

Homme de théâtre avant de se consacrer à la peinture, Gérard Breuil (né en 1956) a plus d'une cinquantaine d'expositions à son actif. Depuis 1999, le peintre met en scène ses encres de Chine dans des lieux d'exception comme les églises de Tournus, Chapaize, Mirmande. Son œuvre, qui appelle le silence et la contemplation, s'invite au Collège Supérieur.



Le Collège Supérieur

17, rue Mazagran 69007 LYON - Tél. 04 72 71 84 23 -
contact@collegesuperieur.com
Centre de réflexion et de formation n° 82 69 07 602 69

www.collegesuperieur.com

LeCollege Superieur